



SPÉCIAL USA

CE MOIS-CI

Ailleurs

La Classe Américaine
Le Football Américain

Morceaux Choisis

Ernest Hemingway

Art World

Edward Hopper

Le Poème de La Fin

G. Washington

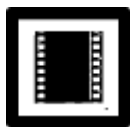


La Classe Américaine

Cet article n'est pas un article sur le cyclisme...Merci de votre compréhension.



Si ta culture dépasse celle d'une moule, tu dois à la vue de ce titre – et sûrement des images qui accompagnent cet article – penser qu'il s'agit d'un essai sur *Le Grand Détournement*, *La Classe Américaine*. Film bien moins célèbre que son réalisateur, lui-même bien moins connu que ses propres films – *The Artist*, *OSS 117* – à cause de son nom (si ça en est un) imprononçable pour un français lambda. Mais détrompe toi, je n'ai pas la prétention de résumer un chef-d'œuvre, qui ne saurait être décrit en 3 paragraphes.



Cet article traitera donc de la Classe. Et au risque de décevoir les bobos qui composent en grande partie les étudiants de Supélec, il ne suffit pas de s'habiller avec les marques les plus chères pour avoir la Classe. C'est pourtant ce que l'on nous enfonce dans le crâne depuis notre plus tendre enfance ; bercés par ces mastodontes de la mode américaine, nous sommes contraints à une certaine norme.



Une norme dont les origines remontent aux Etats-Unis. Cela se traduit par la démocratisation des baskets (Converse All Star, Nike...), l'omniprésence du Blue-JEANS (G-star, Levi's, Gap...), les T-Shirts (Ed Hardy). New York a aujourd'hui traversé l'Atlantique avec son esprit décontracté. Du sportswear stylé au chic souple, la silhouette made in America a inventé les bons basiques.



Mais, il y a toujours un mais, s'habiller à la mode, être IN, avoir le SWAG ou encore s'habiller comme une fraîcheur – terme connu uniquement des bobos parisiens – ne fait pas de vous quelqu'un de Classe. Et j'appuie mes dires avec les mots de Georges Abitbol, élu 15 années consécutives l'homme le plus classe du monde : « *Tu fais un amalgame entre la coquetterie et la classe... TU ES FOU! Tu dépenses tout ton argent dans les habits et accessoires de mode. MAIS TU ES RIDICULE!... Enfin, si ça te plaît! C'est toi qui les portes. Mais moi, si tu veux mon opinion, ça fait un peu... HAS-BEEN!* ».



Avoir la Classe avec un grand C, ce n'est pas donné à tout le monde. C'est un talent, un art de vivre. Gagner un concours de bouffe chinoise en préparant un méchoui, ça c'est Classe !

• Vincent R.

Le Football Américain

Comment ne pas frémir à la vue de ces mastocs fonçant dans leurs adversaires, armés de pied en cap ? Qui n'a pas regretté que Supélec n'accepte des étudiants uniquement pour leurs qualités sportives, comme Forest Gump à l'université d'Alabama ? Il est le sport le plus populaire dans les universités américaines depuis les années 70, devant le basket et le base-ball.

Véritable ciment entre les différentes universités américaines, le Football Américain s'est vu officialisé en 1920 grâce à la National Football League. Auparavant, les règles différaient selon les universités, et étaient pour beaucoup dérivées du rugby et du soccer (football dans la totalité du monde sauf l'Amérique du nord). Une des premières obligations fût le port des équipements chez les amateurs, qui a suivi des accidents parfois mortels de la fin du XIXème et début du XXème siècle.



Sport à première vue violent, et mal connu en France, il est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît. Il comporte quatre quart-temps de 15 minutes de jeu effectif et de nombreux arrêts de jeu, qui peuvent rallonger un match de plusieurs heures. Il comporte de nombreuses stratégies dont le but est de conquérir le plus de terrain possible. Il se passe en deux temps, l'attaque et la défense. Chaque joueur se voit attribuer un rôle propre, d'où la subtilité des tactiques de jeu, qui doivent tenir compte des nombreuses règles en vigueur.

Cependant, sa popularité est due à l'ambiance qui règne autour de ce sport. Chaque équipe est suivie par son orchestre et ses pom-pom girls, transformant chaque match en spectacle grandiose.

• Vincent A.



Ernest Hemingway



Géant de la littérature américaine, l'alcool et la dépression ont-ils été les seules raisons pour qu'il mette fin à ses jours ou bien ses tourments sont-ils nés d'une traque incessante du FBI ?



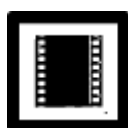
Le 2 juillet 1961, au matin, il a enfilé sa robe de chambre rouge, il est descendu dans son bureau, a sorti son fusil de chasse, l'a appuyé sur son front. Et il a tiré. Mary son épouse, au premier étage de la maison, a été réveillée par la détonation. Elle expliquera peu après, dans un communiqué de presse, que **son mari s'est tué accidentellement, en nettoyant son arme.**

Mais cette version accidentelle des faits sera démentie par l'un de ses amis les plus proches, **Aaron Edward Hotchner**. Il révéla dans une biographie parue cinq ans après sa mort que Hemingway était rongé par la paranoïa et qu'**il s'était en réalité suicidé.**



Ce n'est que 50 ans plus tard que A.E. Hotchner vient rectifier sa propre version des faits et affirme dans une lettre publiée par le « New York Times » que **le FBI est en partie responsable du suicide de son ami.**

«Je ne veux pas qu'on garde de lui l'image d'un écrivain fou, explique-t-il au «Nouvel Observateur». A l'époque, je croyais qu'il délirait quand il voyait des agents du FBI partout. Il était persuadé d'être suivi. En voiture, au restaurant... Nous sommes plusieurs fois partis en plein milieu du repas. Un soir, nous sommes passés devant une banque, les lumières étaient allumées: il était sûr que des agents étaient en train d'éplucher ses comptes. Quand les dossiers du FBI ont été rendus publics, à la fin des années 1980, je me suis rendu compte qu'il disait vrai. Même à la clinique, il était encore sous surveillance. Moi qui pensais qu'il avait perdu la raison quand il me disait que le FBI avait infiltré l'équipe médicale! Aujourd'hui, je m'en veux: il avait raison. Et c'est moi qui avais tort.»



Le dossier «Subject : Ernest Hemingway» révèle que près de 124 pages du dossier auraient été noircies par les hommes de **John Edgar Hoover**, alors patron du FBI, et que l'écrivain aurait été traqué sans relâche de 1942 jusqu'à sa mort. Les doutes d'Hemingway qui passaient pour de la paranoïa auprès de ses proches trouvent ainsi leur justification dans ce dossier qui ne fut fermé que 12 ans après sa mort et 2 ans après celle de Hoover, patron de l'Agence pendant 48 ans.

*«John Edgar Hoover était paranoïaque et obsessionnel, explique l'écrivain **Marc Dugain**, qui lui a consacré l'un de ses romans («la Malédiction d'Edgar»). Il avait fait de la lutte contre le communisme sa mission. Hemingway était exactement le type de personnage qu'il haïssait. Son engagement dans la guerre d'Espagne le rendait suspect a priori.»*



Quand Sa Mort Nous Fascine Encore

La haine de Hoover pour Hemingway était née d'une affaire d'espionnage : En 1942, Hemingway s'installe à Cuba. Proche de l'ambassadeur américain, il propose ses services comme... agent de renseignement au service des Etats-Unis. Il va jusqu'à monter une structure informelle d'espionnage, la Crook Factory, chargée de récolter des informations sensibles dans l'île. *«Le FBI était jaloux des prérogatives accordées à mon père, raconte aujourd'hui Patrick Hemingway, l'un des fils de l'écrivain, âgé de 80 ans. Une stupide histoire de rivalité.»* S'ajoute à cette affaire la détestation de Hoover pour **Martha Gelhorn**, alors mariée à Hemingway et amie d'Eleanor Roosevelt.



Pour Hoover, c'en est trop. Il vit désormais comme un affront personnel la mission de renseignement confiée à l'écrivain par l'ambassadeur américain à Cuba. *«Hemingway est la dernière personne à pouvoir faire ce travail, écrit-il à ses sbires. Son jugement n'est pas des plus judicieux, surtout si sa sobriété est la même qu'il y a quelques années.»* Il suggère donc à ses troupes de le discréditer.



Première victoire pour le FBI : en avril 1943, la Crook Factory est dissoute. Hemingway n'arrête pourtant pas de jouer les espions bénévoles. C'est en effet la nouvelle lubie de l'écrivain qui, en vadrouille dans son bateau, le «Pilar», fait la traque aux sous-marins allemands.



Même après **la Seconde Guerre Mondiale**, Le FBI ne relâche pas sa surveillance alors qu'Hemingway a quitté l'espionnage et s'est remarié à Mary Welsh. En 1959 il quitte Cuba lors du renversement de la dictature de Battista par Fidel Castro. Mais une angoisse le tenaille, qui grandit de jour en jour: il a peur qu'on l'accuse d'avoir été un *«ennemi de la Nation»*. *«Ernest n'a jamais été communiste. Il était totalement apolitique, assure Valerie Hemingway.»*



Usé par l'alcool, dépressif, intellectuellement diminué par ses séjours en clinique, il n'arrive plus à écrire. Rentré en Amérique, **la surveillance du FBI, dont il se jouait gaiement dans l'île, devient une véritable fixation.** Il voit partout les hommes gris du Bureau. Il tentera néanmoins d'achever son manuscrit de « Paris est une fête » en se replongeant dans ses souvenirs glorieux du Paris des années folles. Il l'achèvera par ces mots : *«Ce livre contient des matériaux tirés des remises de ma mémoire et de mon cœur. Même si l'on a trafiqué la première et si le second n'est plus.»*



Il est fort probable qu'Ernest Hemingway ait eu des prédispositions génétiques au suicide comme l'a montré la « Malédiction des Hemingway ». Néanmoins, il a été un homme des plus actifs. Il a connu trois guerres, quatre mariages et d'innombrables pays. Il a aussi frôlé la mort de près à bien des reprises... Et encore aujourd'hui, son destin funeste est un sujet qui passionne l'Amérique. Nombreux sont ceux qui cherchent à élucider le mystère de sa mort sachant que désormais, personne ne peut plus empêcher les fichiers secrets d'«Edgan» de révéler les derniers tourments d'«Ernest».



• Compilation par Amandine G.
Source : Le Nouvel Observateur du 11/08/2011



Edward Hopper



Jusqu'au 28 janvier 2013, le Grand Palais se met à l'heure américaine en consacrant une exposition à Edward Hopper ; l'occasion pour nous de revenir sur cette grande figure de l'art outre-Atlantique.



Edward Hopper (1882 – 1967) est un peintre rattaché à l'école naturaliste américaine. Il a vécu la plus grande partie de sa vie à New York. De nombreux voyages en Europe, entre 1906 et 1910, lui permettent de découvrir les Impressionnistes et les grands maîtres Néerlandais tels que Vermeer, Rembrandt ; les réalistes Degas et Courbet mais aussi des poètes comme Verlaine et Rimbaud. Des rencontres décisives qui influencèrent durablement sa peinture. Hopper lui-même dira de ces voyages : « Il m'a fallu des années pour me remettre de l'Europe ».



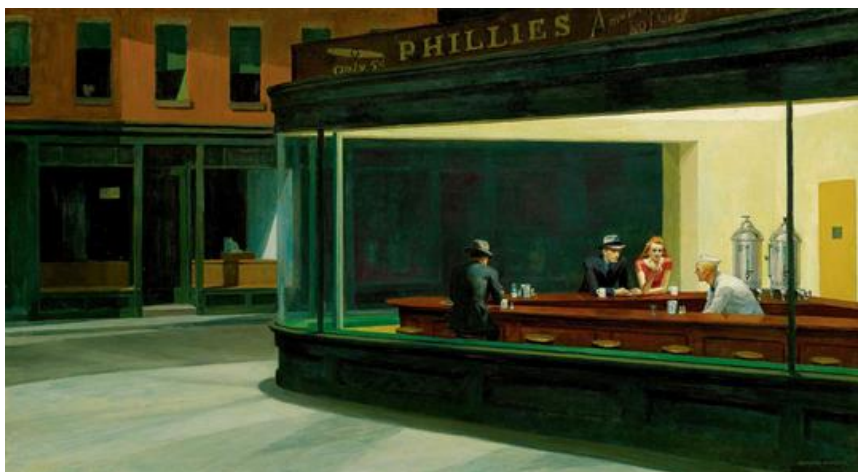
Ses premières toiles représentent des vues de Paris, notamment la Seine, et le Louvre. Des thèmes qu'il abandonnera bientôt pour se consacrer aux paysages américains.



Hopper affectionne les étendues de la Nouvelle Angleterre. Il peint le littoral, les environs de sa maison d'été à Cap Cod. Sur ses toiles, aucune présence humaine, mais des routes, des voies ferrées, qui suggèrent le voyage, le passage, enfin la présence d'une civilisation qui prend peu à peu le pas sur la nature.



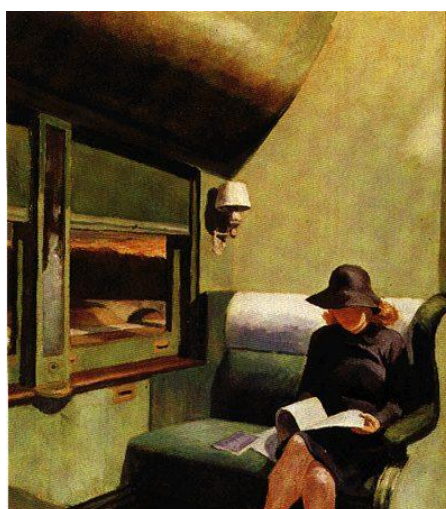
Le peintre se cherche, tâtonne. Il devine un monde sous la réalité, un monde à dévoiler. L'Amérique du début du XXème est en ébullition. Quelque chose est en marche qui pourrait bien laisser l'Homme sur le carreau : Hopper assiste à l'émergence de la société de consommation aux Etats-Unis, son impact sur les classes moyennes, la profusion, la standardisation, la banalisation, la crudité de l'ordinaire. Bingo.



Edward Hopper

Rattacher Hopper au réalisme froid est une erreur, c'est oublier la dimension abstraite et symbolique de l'œuvre de cet immense artiste. Hopper, c'est le témoin qui suggère, qui dévoile la mélancolie d'un lieu, la solitude d'un paysage. C'est celui qui donne aux situations, aux objets des sentiments humains. Il fait le lien entre intérieur et extérieur, entre l'âme qui perçoit et la réalité perçue. Citant Goethe, il affirmait à un parterre de journalistes en 1964 que le principe fondateur de la peinture, comme « la fin première de toute activité littéraire, c'est la reproduction du monde qui m'entoure via le monde qui est en moi ; toute chose devant être saisie, reprise et recréée, assimilée sous une forme personnelle et originale. »

Pour arriver à cette quintessence, il privilégie les formes géométriques, grandes et simples à base d'éléments architecturaux. Des verticales, horizontales et diagonales, et des à-plats de couleur. La ville américaine, ses rues, ses bars, ses théâtres et ses hôtels, sont ses lieux de réflexion privilégiés. L'homme s'y retrouve comme perdu, enfermé entre les murs. Une humanité prisonnière, mais pas seulement.



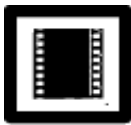
Exit le rêve américain et la grandiloquence : regarder une toile de Hopper, c'est sentir peser sur ses personnages la solitude, l'isolement, l'attente, la mélancolie de l'Américain du XXème. Et le silence. Regarder une toile de Hopper, c'est se sentir témoin d'un drame passé ou en devenir, d'un souvenir qui passe, c'est sentir tout le dépit et la tristesse d'âmes perdues.

C'est aussi être émerveillé par cet artiste de l'universel. Hopper transcende les apparences, les époques, et sa peinture nous parle, nous interroge, sur la question essentielle de l'humaine condition.

• Kévin S.



G. Washington



From your bright sparkling Eyes, I was undone;
Rays, you have, more transparent than the sun,
Amidst its glory in the rising Day,
None can you equal in your bright array;
Constant in your calm and unspotted Mind;
Equal to all, but will to none Prove kind,
So knowing, seldom one so Young, you'll Find
Ah! woe's me that I should Love and conceal,
Long have I wish'd, but never dare reveal,
Even though severely Loves Pains I feel;
Xerxes that great, was't free from Cupids Dart,
And all the greatest Heroes, felt the smart.



BLIND TEST VERSION USA

Jeudi 29 novembre à partir de 20h30 en Coopé



Inscrivez-vous dès maintenant par équipes au local BdA. Des enceintes et des goodies à gagner.



Menu Américain à 2,5€ :

2 Hot-dogs + 1 part de brownie